[…]

Il n'est pas question, pour nous Africains, d'entrer en concurrence avec le monde développé. En revanche, j'appelle de mes vœux que les Noirs posent des actes, pour que leurs partenaires occidentaux (ou asiatiques) reconnaissent leur valeur sociale, leur étoffe humaine. J'aimerais que nous fassions nos preuves par notre travail, par notre sérieux. Que nous ne soyons plus perçus d'emblée comme des incapables, que nous soyons dispensés de faire nos preuves à tout bout de champ. J'en ai ma claque qu'on nous prenne pour de grands enfants, des rigolos.

La faiblesse de la gouvernance africaine est, hélas, tellement connue qu'il n'y a plus guère à épiloguer dessus. L'évoquer devient un lieu commun. Tant que des solutions ne seront pas trouvées par les États, on ne pourra espérer le progrès. C'est déprimant. Heureusement, en compensation, nous avons quelques raisons de croire en la culture sociale de l'Afrique. C'est sur ce plan que je veux exprimer mes quelques fragiles notes d'espoir, bien isolées dans un tableau jusqu'à présent plutôt sombre.

Tout d'abord, par la force des choses, nous Africains ne nous sentons pas, comme les Occidentaux, tenants d'une civilisation universelle devant être exportée sur toute la planète. Ainsi, au moins, sommes-nous protégés de cet aveuglement de l'Europe et des États-Unis, qui leur fait croire qu'ils sont seuls à détenir les certitudes, du fait de leur bon droit. Notre humilité forcée nous permet de ne pas interférer sur les autres civilisations de la planète, si riches de leurs différences, de leurs singularités. Notre modestie en ce domaine est profitable pour rester de bons citoyens du monde.

Par exemple, le suffrage universel est-il forcément l'unique voie pour une expression libre du peuple ? A-t-on vraiment besoin de passer par une urne pour prendre une grande décision ? La question mérite d'être posée, après tout. D'autres formes de gouvernement existent, davantage basées sur le dialogue et la persuasion, tels les « conseils de sages ». Qu'avons-nous besoin de nous cacher derrière un vote secret ? Ne peut-on afficher ouvertement ses opinions ? Ne vaut-il pas mieux convaincre avec de bons arguments plutôt qu'asséner l'autorité d'une courte majorité ? Cela vaudrait mieux qu'une pseudodémocratie africaine où les urnes sont le plus souvent bourrées ! Il n'y a rien de tel que le faux espoir laissé par une élection truquée, pour susciter des frustrations, voire conduire à des guerres civiles.

Le village finistérien de Saint-Coulitz est un exemple aussi intéressant que célèbre, dont le Togolais Kofi Yamgnane a été maire, avant de briguer ensuite la présidence de son pays. Sa démarche de politique locale a mis à disposition certains modes de fonctionnement africains, fort adaptés pour éclairer avec davantage de retenue et sagesse la gestion de cette petite collectivité.

En Afrique, les options politiques pourraient encore se prendre, comme dans les temps passés, par l'affichage ouvert de son opinion, au su de chacun de ses concitoyens et notamment des sages. Et puis, au moment de la décision, il vaut peut-être mieux s'en remettre à l'arbitrage habile d'un chef, plutôt qu'à la règle d'une majorité douteuse. Lors des débats traditionnels, chacun garde le respect de ceux avec lesquels il s'affronte, car il n'y pas ces fichues suspicions d'élection truquée. On dit haut et fort ce qu'on pense, sans déplacer la discussion dans le champ de la violence. Comme on ne se hait pas entre opposants, la cohésion sociale est préservée.

On objectera que ces « conseils de sages » brident souvent l'énergie des jeunes ? Certes, mais ils ne génèrent pas pour autant des dictateurs. Bien au contraire, la règle explicite y est que le groupe peut toujours destituer le chef dont on estime qu'il a failli.

Au plan social, de façon générale, c'est dans cette notion de sagesse que réside peut-être la plus prometteuse ressource de l'originalité africaine. Au fond, pourquoi toujours singer, transposer mécaniquement des institutions, sans tenir compte des sensibilités locales ? J'ai beaucoup critiqué cette tendance au copier-coller, à l'époque où nos dirigeants décalquaient les codes marxistes sans aucune souplesse. Je critique tout autant la tendance actuelle à véhiculer partout un capitalisme lié à une poignée de trusts. Au même titre que le microcrédit déjà évoqué, je crois que nombre de nos coutumes méritent d'être valorisées. Ne méprisons pas ces règles qui ont fait notre harmonie passée. Pourquoi même ne pas envisager de les exporter ? Ça changerait du pétrole, du cuivre et de l'uranium, ressources dans lesquelles notre valeur ajoutée reste si faible.

Les possibles apports de l'Afrique à l'occident sont encore plus forts dans les domaines culturel et familial. Bien que ne manquant pas une occasion de dénoncer les retards africains, je loue d'autant plus les succès que nous obtenons dans d'autres domaines. J'apprécie par exemple le statut vénéré que nous accordons aux « vieux ». En France, je suis atterré de voir à quel point les jeunes éprouvent de la gêne envers ces anciens, quand ce n'est pas du dégoût face à leur décrépitude. Cela me peine profondément, tant les aînés ont de richesses à transmettre, eux qui savent hiérarchiser les problèmes grâce à leur expérience. Toutefois, je dois à l'honnêteté de reconnaître (avec un infini regret) que cet irrespect des marques de l'âge débarque aussi en Afrique…

La ressource africaine repose aussi dans les richesses médicamenteuses de sa flore, dans l'aptitude à soigner au mieux, avec seulement quelques plantes. N'y a-t-il pas là, pour tous les pays du monde, une piste de progrès magnifique, en vue du développement durable ? En tant que médecin, je suis tout particulièrement sensible à cela. J'ai déjà exprimé combien me déplaît le refus obtus, par certaines de nos populations, de la médecine occidentale. Pour autant, je ne jette pas le bébé avec l'eau du bain : je garde quelque part la conviction que les savoirs des sorciers avaient aussi une très grande valeur. Ces hommes avaient accumulé une remarquable connaissance de l'anatomie et de la pharmacopée, un peu comme les rebouteux l'avaient fait en Europe. Pour être tout à fait sincère, je dois avouer que j'ai parfois été tenté, dans un mouvement de curiosité, de m'intéresser aux méthodes des marabouts, pour me faire une opinion – en professionnel – d'après les faits constatés. Finalement, mes réticences l'ont emporté.

[…]

Voilà donc les quelques suggestions que je brûle d'exprimer auprès de mes concitoyens restés vivre en Afrique. Nous sommes des milliers à partager ce type d'opinions et propositions. Pourquoi diable les dirigeants africains ne veulent-ils pas mettre à profit l'expérience que nous avons acquise en Europe, dont nous ferions bien volontiers profiter nos pays ? Par ce livre, j'ai aussi témoigné de ce que l'Afrique et les Africains peuvent offrir, en retour, au monde européen. Je n'ai pas voulu me positionner en termes de comparaison, encore moins de compétition. Ce que j'ai développé relèverait davantage d'un échange de contributions.

Je crois sincèrement que nous, Africains, pouvons apporter une petite musique de sagesse, à défaut de philosophie. Un peu au plan des structures sociales (j'ai abondamment abordé ce

sujet). Beaucoup au niveau des relations humaines. Pourquoi, en effet, nos échanges sociaux en viennent-ils si souvent au rapport de force ? Cette raideur dans laquelle on tombe si vite, tels de froids huissiers de justice, me désole. Je crois qu'on devrait négocier davantage. Je reste convaincu que l'écoute et le dialogue sont plus profitables. On peut être efficace tout en restant humain, en évitant aux autres de subir l'humiliation.

Pour autant je suis bien conscient, hélas, que les actuels dirigeants africains ne donnent pas au monde un bon exemple. Tout au contraire… Mais les structures villageoises ? Le Conseil des anciens ? S'asseoir en rond et débattre, mieux se connaître par l'échange verbal ; bref, palabrer paisiblement, n'est-ce pas la meilleure alternative à l'affrontement ?

Agiter ce genre d'idées me donne parfois le tournis. C'est pourquoi j'ai voulu passer par l'écrit pour mieux me faire comprendre. Car enfin, tout de même, le « cul entre deux chaises » n'est pas la plus confortable des positions…

[…]